

Trois ou quatre types de thèse

Ce titre fait directement écho à une phrase énoncée lors de la leçon du 15 mai dernier. Aux deux tiers, Christian Fierens dit ceci qui retient l'attention : « Je voudrais poser trois ou quatre types de question sur cette partie ». D'une part, il est assez inhabituel de rencontrer des questions aussi ouvertement formulées dans le fil du séminaire, et d'autre part, et à bien y réfléchir, ces trois ou quatre types de question constituent à proprement parler des thèses que j'entends discuter avec vous tous aujourd'hui pour prendre la mesure de leur nouveauté quant à la question de l'acte psychanalytique.

Trois ou quatre ? Difficile à dire. Ce qui est sûr : ni trois, ni quatre. Bien plus encore, et en même temps, une seule, celle de la jouissance comme principe dont découle l'objet a dans sa forme vocale de rien absolu, dont découle l'acte psychanalytique. Pourquoi des « types de question », et non pas directement de « questions » ? Difficile à dire. Ce qui est sûr : étymologiquement, le mot « type » est à rapprocher de mots indo-européens exprimant un mouvement, un choc (*Tupos* est dérivé de *Tuptein* « frapper »). Donc même là où l'on s'y attend le moins, c'est le mouvement qui s'impose dans le cheminement de penser de Christian Fierens. Et à n'en pas douter, ces « trois ou quatre types de question » font l'effet d'une secousse qui s'inscrit dans le mouvement « autre-commençant » de la psychanalyse auquel nous sommes conviés.

Sur quelle partie portent-ils exactement ?

La première

La première contient à elle-seule plusieurs questions. Toutes en ont commun de mettre le doigt sur les conditions de possibilité nécessaires à ce que l'acte psychanalytique puisse opérer. A la manière de Kant, il s'agit ici d'expérimenter topologiquement les différentes options que permet le tétraèdre en montrant ce qui marche et ce qui ne marche pas, et ce, jusqu'à approcher la dimension évidée de l'acte psychanalytique. Ainsi, Christian Fierens interroge : le processus analytique implique-t-il forcément de tenir compte à la fois de l'aliénation et de la vérité ? Est-il envisageable que l'acte analytique puisse opérer à partir seulement d'une seule position ? Peut-on considérer que les positions d'aliénation et de vérité demeurent indépendantes l'une de l'autre ? Mais aussi : peut-on envisager qu'une analyse parte de la position de vérité (à la manière d'une cure d'obsessionnel) pour aller vers la position d'aliénation ? Comment situer le transfert dans ce processus en mouvement ? Je note que ces questions surprennent par leur simplicité et qu'elles ne se contentent pas de tenir compte de ce qu'amène Lacan dans sa leçon du 20 mars 1968. Cette série de questions parvient à une certaine réduction : d'un côté, elles écartent ce qui ne permet pas d'aboutir à l'acte psychanalytique, d'un autre côté, elles resserrent la dimension de l'acte sur ce qui agit fondamentalement.

De ces manipulations du tétraèdre, il en découle ainsi que :

Un : le processus psychanalytique implique nécessairement un mouvement vectorisé qui va de « je ne pense pas et je suis » à « je ne suis pas et je pense ». Une question pour tous en passant : cette importance accordée à la vectorisation de ce déplacement ou mouvement propre à l'acte psychanalytique est-il ou non à rapprocher de l'importance accordée à la rotation dans un sens horlogique des discours dans la structure, c'est-à-dire ce sur quoi Christian Fierens a mis l'accent l'an dernier dans sa lecture du séminaire *L'Envers de la psychanalyse* ?

Deux : De la même manière que deux conceptions du signifiant sont à différencier, l'idée amenée consiste à considérer deux conceptions de pensée à fondamentalement différencier aussi. Partir de la position de vérité peut en effet conduire à confondre le « je pense » de l'obsessionnel avec le « je pense et je ne suis pas » de la position de vérité : l'une (la pensée dogmatique) évite le sujet ; l'autre (le penser) implique au contraire l'engagement dans la dimension de l'acte avec un effet de sujet comme témoin de l'atteinte portée par le mouvement du penser.

Trois : Suivant le deuxième type de penser, l'acte psychanalytique implique l'engagement dans le transfert de la part de l'analysant, mais aussi de l'analyste, c'est-à-dire de suivre d'un pas décidé l'ouverture sur l'ouvert

du mouvement du penser comme acte. C'est par le transfert, comme point pivot d'après un mouvement là aussi vectorisé qui va de « je pense et je suis » à « je ne pense pas et je ne suis pas », qu'un déplacement préalable peut opérer : de là, un retournement du sujet supposé savoir à la position du non-savoir fondamental dans tout savoir, qui peut déboucher sur l'objet a dans sa forme vocale ou sur moins phi, à savoir la castration.

Ces trois points sont essentiels pour appréhender la trajectoire que décrit le processus analytique, et de là, la fin, ou mieux encore, l'issue de la cure.

La deuxième

Vient ensuite une question simplement posée, qui a pourtant de quoi étonner : en quoi l'analyste soutient la fonction de l'objet a dans le processus ?

Entendons bien : en prenant part au transfert comme mouvement (d'ouverture) pour un autre mouvement (celui de l'Ouvert), l'analyste n'a pas vocation à soutenir l'analysant. Bien plus, il a « vocation » à accentuer la dimension de l'objet a dans sa face d'emblée vocale, mais cependant en devenir, puisqu'un tel devenir relève de l'acte psychanalytique. Aussi, l'acte psychanalytique consiste à rendre opérant la fonction de l'objet a vocal pour et par le mouvement vectorisé au sein du tétraèdre qui va de « je ne pense pas et je suis » à « je ne suis pas et je pense ». Comment dire de manière plus dépouillée l'enjeu radical de l'acte psychanalytique ? Il n'y a plus d'assise imaginaire qui tienne, seul reste la dimension d'une opération double : s'engager dans le mouvement de l'objet a vocal par et pour lui-même (mouvement vectorisé du transfert), c'est aussi engager le mouvement de l'objet a vocal par et pour lui-même (mouvement vectorisé de l'acte psychanalytique).

Une question pour tous en passant : pour revenir là aussi à la lecture du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, serait-il opportun rapprocher ces deux mouvements vectorisés qui achoppent, des deux butées sur quoi repose le mouvement d'énonciation et qui donnent à la structure des discours son sens de rotation, à savoir l'impossible et l'impuissance ?

Notons au passage que cette thèse remet tout à fait en question la formation du psychanalyste centrée uniquement sur l'idée du psychanalyste en position de semblant d'objet a. Christian Fierens a déjà pu dire l'an passé qu'attacher une lettre symbolique à une place dans la structure du discours mène tout droit à la caricature. Soutenir la fonction de l'objet a implique bien plus un engagement fort du psychanalyste dans le mouvement propre à la structure des discours dans son ensemble. L'analyste occupe la place de semblant d'objet a pour la fonction de l'objet a. En occupant la place de semblant d'objet a, l'analyste s'engage d'emblée à soutenir le processus analytique pour l'objet a vocal en devenir mais toujours déjà à l'oeuvre. Et le soutenir, c'est accentuer tout ce qui fait passer du sujet supposé savoir à la position du non-savoir fondamental dans tout savoir qui débouche sur l'objet a vocal ou sur moins phi (castration). Cela revient à accentuer ce qui fait passer de grand A à S(A). Ceci suppose que le sens de l'objet a vocal, et donc la dimension de la jouissance comme principe, soit d'emblée posé par l'analyste, par delà la forme prégnante qu'il peut prendre au fil du processus analytique.

La troisième

Là aussi, la question brille par sa simplicité, mais aussi sa difficulté : qu'est-ce qui est éjecté à la fin d'une analyse ?

Dire « éjecter » peut faire écho au « rejet » articulé dans l'article « Die Verneinung » de Freud, à propos il a été dit que son approche ne dépasse pas le principe de plaisir et le principe de réalité. Cette conception amène à une fin d'analyse simpliste, qui risque fort de rater la dimension de l'objet a dans sa forme vocale de rien absolu et qui donc passe à côté de la dimension fondamentale de la jouissance. Cette question en apparence naïve est tout à fait centrale. En demandant quel objet a est éjecté, Christian Fierens propose une réponse qui n'a pas été énoncée aussi clairement par Lacan. Il vaut donc la peine de souligner cette thèse nouvelle :

C'est l'objet a dans sa face orale, le concept pleinement satisfaisant, qui est éjecté, et ce, parce que c'est pas ça mais il reste à l'état de concept vide sans objet, le concept d'un objet pleinement satisfaisant à chercher

ailleurs, dans une autre tranche d'analyse par exemple. Mais là, il n'y a pas de véritable retournement à l'oeuvre. L'opération est remise à plus tard. Dans ces conditions, il n'y a pas d'ouverture quant à la dimension de l'acte. Éjecter l'objet a dans sa forme orale n'enlève rien à la consistance imaginaire du concept lui-même, même vide, lequel vide n'atteint pas la castration, au contraire, un tel vide bouche la castration. Il s'agit-là de la problématique de la frustration qui confronte à un manque imaginaire d'un objet réel. Éjecter l'objet a dans sa forme orale, c'est s'attacher à la dimension imaginaire de l'objet a, celle d'un concept vide (le manque imaginaire d'un objet réel) qui ne met pas en jeu la face vocale de l'objet a qui, lui, implique au contraire la castration (le manque symbolique d'un objet imaginaire) comme ouverture sur la dimension de la jouissance comme principe.

La quatrième

Suivant cette idée, si l'éjection de l'objet a en fin de cure s'apparente en définitive à une question de frustration, Christian Fierens permet de surmonter ce qui pourrait bien se traduire par une impasse. Ainsi, partant de la castration comme retour à la dimension du manque fondamental par un retournement de l'imaginaire, il s'agit d'entendre l'éjection comme un véritable tremplin : d'une part, c'est l'analysant lui-même qui se voit éjecter en position d'analyste, et avec lui, toute dimension imaginaire attribuée secondairement à l'objet a ; d'autre part, c'est surtout l'objet a vocal qui est lancé, jeté depuis le lieu grand Autre évidé (S(~~A~~)) et dans le mouvement d'énonciation propre à la jouissance comme principe. C'est à cette condition que le processus peut déboucher sur l'objet a dans sa face vocale désormais lancé à la manière d'une fusée qui décolle pour rejoindre l'orbite et décentrer de la gravitation de la Terre, voire même jusqu'à décentrer la gravitation de la Terre elle-même. L'idée étant que l'éjection se présente de manière équivoque : si d'un côté la dimension imaginaire est éjectée et réduite à rien, d'un autre côté l'objet a se voit ainsi éjecté en fin d'analyse, sans attache, pleinement lancé, et ajoutons, livré à lui-même.

Cette thèse inédite découvre des trous noirs, inapparents en apparence, des objets célestes tellement compact que l'intensité de leur champ gravitation empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper. Elle donne même toute son ampleur à ce que Lacan élabore à partir de la question de la jouissance comme principe, ce vers quoi tend toute la lecture de Christian Fierens.

Partant d'un processus analytique débouchant sur l'objet a dans sa face vocale, tout peut, et même, tout doit se renverser, se retourner depuis son fond, se lancer, non pas dans le sens d'une identification qui fixe le sujet dans une position définie, mais où l'objet a vocal « prend le dessus au-delà des visées de l'analyste et de l'analysant ». À se situer dans le champ de l'angoisse, à entrer dans le mouvement du transfert qui accentue un autre mouvement, celui accompagne la réalisation de l'objet a vocal, l'analyste n'a pas à s'en faire, est-il indiqué. Dans cette position, il peut même connaître une certaine tranquillité de l'âme, de Gelassenheit, de laisser-faire, de laisser-aller, puisque son implication forte et essentielle est de laisser la place à la dynamique de l'objet a vocal qui peut ainsi faire son chemin, devenir selon la liberté propre à l'inconscient. Pour le psychanalyste, il ne devrait pas y avoir de difficulté à ouvrir la porte, non pas *de* l'objet a vocal, mais *à* l'objet a vocal, à moins phi, au manque fondamental d'où ça part, d'où ça parle depuis l'inconscient comme mouvement dynamique de création.

Le rejet, c'est le rejet de toute consistance imaginaire de l'objet a attachée au principe de plaisir et au principe de réalité, au manque selon une conception phallique du monde. Cette proposition de Christian Fierens rend compte de l'analyse en impasse, ou plutôt de l'impasse de la psychanalyse lorsqu'elle confond les différentes formes du manque selon les différentes formes que prend l'objet, et témoigne donc de ce qu'il en est d'une psychanalyse qui ne considère pas la question de la jouissance.

Pour finir, une question pour tous en passant : peut-on dire que ce qui touche au singulier de ce qui ne se fixe pas par l'identification touche essentiellement au mouvement singulier - celui de l'objet a lui-même - et que le faire éthique est celui d'un faire singulier - celui de l'objet a lui-même ? En effet, si l'éjection de la dimension imaginaire comme libération de l'objet a permet d'approcher le singulier de ce qui ne se fixe pas, c'est-à-dire le mouvement singulier ou le singulier du mouvement, faut-il entendre par-là que le faire singulier à quoi mène, non pas une fin d'analyse, mais plutôt l'issue d'une analyse, est celui l'objet a lui-même ?